

maintenant envisager des mesures propres à faciliter les échanges commerciaux entre tous les pays de l'Empire. Ces deux facteurs,—l'échange de découvertes scientifiques et l'amélioration des relations commerciales,—devraient parvenir, d'ici peu à accroître la richesse et la puissance du commonwealth.

Avant les deux grandes guerres, la plupart des pays du monde se tournaient vers le Royaume-Uni quand se posaient des problèmes financiers ou gouvernementaux. Ces guerres eurent un résultat désastreux pour la Grande-Bretagne mais donnèrent une place de choix à deux autres grandes nations, nos voisins du sud et l'Union soviétique. Nombreux sont ceux qui nous pensaient à notre déclin, comme certains empires des temps passés dont nous avons lu l'histoire. Nous allions devenir une puissance de deuxième ou de troisième ordre que la négligence ou l'indifférence condamnaient à disparaître. Pas plus que le reste du monde nous ne nous rendions compte que la vitalité qui avait fait de nous le plus grand empire s'affermissait, et que, grâce à des discussions d'intérêt général et à des réunions entre chefs de nos différents territoires, nous verrions se cicatrifier les blessures que l'Empire avait subies pour la sauvegarde de la paix et de nos traditions. Nous allons une fois encore reprendre notre place pour le bien de l'humanité.

A ce sujet, la réunion récente où les membres des deux Chambres de Washington et d'Ottawa, échangèrent leurs points de vue à Washington montre encore l'influence grandissante de notre pays dans les affaires mondiales.

Cette réunion a été le fruit d'observations formulées à la Chambre des communes par notre premier ministre et à Washington par un sénateur des États-Unis. En conséquence, on constitua un comité de direction composé de certains membres du Sénat et de la Chambre des communes, sous l'égide de l'honorable Président du Sénat et de l'Orateur de la Chambre des communes, ce qui pour nous est un sujet de fierté. Washington organisa un petit comité semblable formé de membres du Sénat et de la Chambre des représentants. Ces deux organismes se sont rencontrés dernièrement à Washington où ils ont jeté les bases et préparé le programme d'un comité beaucoup plus important qui doit être formé sous peu et se réunir au cours de la présente année. Cela montre encore une fois, comme je viens de le dire, le rôle de plus en plus important que joue le Canada dans les affaires internationales.

J'aimerais aussi, honorables sénateurs, dire quelques mots au sujet de l'agriculture dans les provinces de l'Ouest, spécialement en Saskatchewan où j'ai passé la plus grande partie de ma vie. Je vais essayer de tracer un

tableau verbal des progrès accomplis par les agriculteurs de cette province depuis 60 ou 65 ans.

Le début du vingtième siècle vit un mouvement spectaculaire vers cette province. L'offre de concessions de terre attirait beaucoup de monde de l'est du Canada, de l'ouest des États-Unis, et d'Europe. A cette époque on choisissait 160 acres, ou le quart d'une section, on payait \$10 d'enregistrement au gouvernement fédéral, et, pour acquérir un droit de propriété sur cette terre, il suffisait d'en défricher 30 acres au cours des trois premières années et d'y bâtir une hutte et une étable. Étant donné qu'aucun devis ne portait sur la dimension du bâtiment ni sur la qualité des matériaux qui devaient entrer dans la construction, nous en trouvions de toutes sortes. Les colons qui demeuraient assez près des voies ferrées et qui avaient de l'argent et étaient en mesure de transporter les matériaux jusqu'à leur ferme, se sont servis de bois de sciage. Les colons établis près de la forêt ont utilisé des billes qu'ils ont revêtues d'un mélange de glaise jaune ou blanche et de paille et ont ensuite blanchi à la chaux l'intérieur comme l'extérieur des murs. Ceux qui vivaient trop loin des moyens de transport se sont servi de leurs charrues pour tourner la tourbe des prairies qu'ils ont ensuite coupée en bandes de deux pieds de long sur environ 18 pouces de large et d'une épaisseur de quatre pouces. Ces pièces de tourbe ont été placées à plat les unes sur les autres pour former les murs des maisons tout en laissant de petits espaces pour les fenêtres et la porte. Les toits de ces cabanes de tourbe étaient évidemment faits de perches et de broussaille prise dans les fondrières, et que l'on recouvrait ensuite de tourbe de façon à les rendre étanches à la pluie. Contrairement à l'opinion partagée par ceux qui ne connaissent pas bien ces cabanes de tourbe, je dirai qu'elles étaient très chaudes en hiver et confortables en été quand on ne chauffait pas le poêle pour la cuisson du pain ou de quelque volaille coriace élevée dans la ferme à cette époque.

La question de la force motrice nécessaire pour les travaux de ferme dans ces jours lointains trouvait sa solution dans l'usage des chevaux et des bœufs. Même aujourd'hui, plusieurs des cultivateurs plus âgés prétendent que les bœufs constituaient la meilleure force motrice dont le cultivateur s'est jamais servi pour labourer. Ces animaux étaient par contre très lents pour transporter les céréales au marché et si l'on était à 30 ou 40 milles du chemin de fer, il fallait souvent prendre deux jours pour couvrir cette distance dans chaque sens. Les bœufs étaient si lents qu'une fois, un homme a parcouru à